

Timeri N. MURARI

Taj

Roman traduit de l'anglais (Inde)
par Pascale Debrock



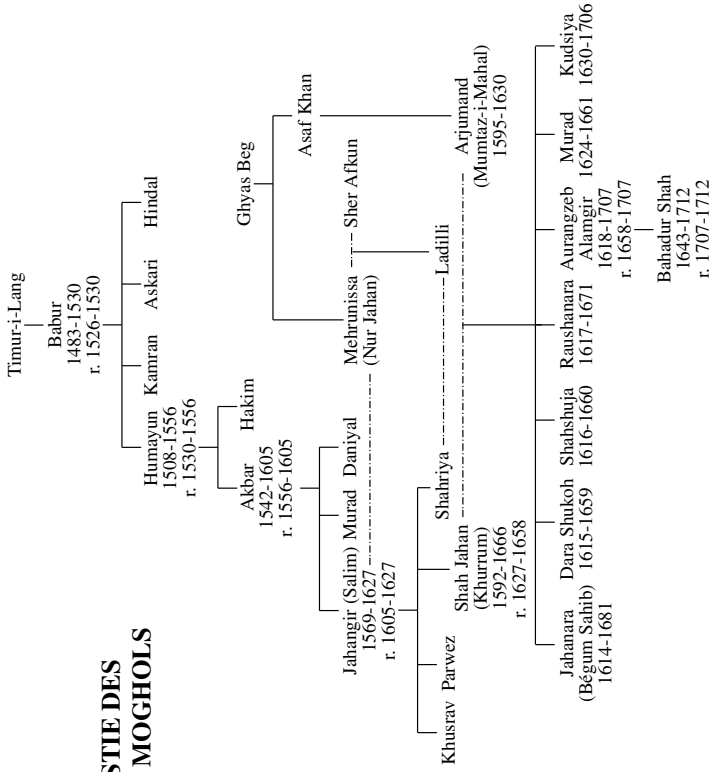
Éditions Picquier

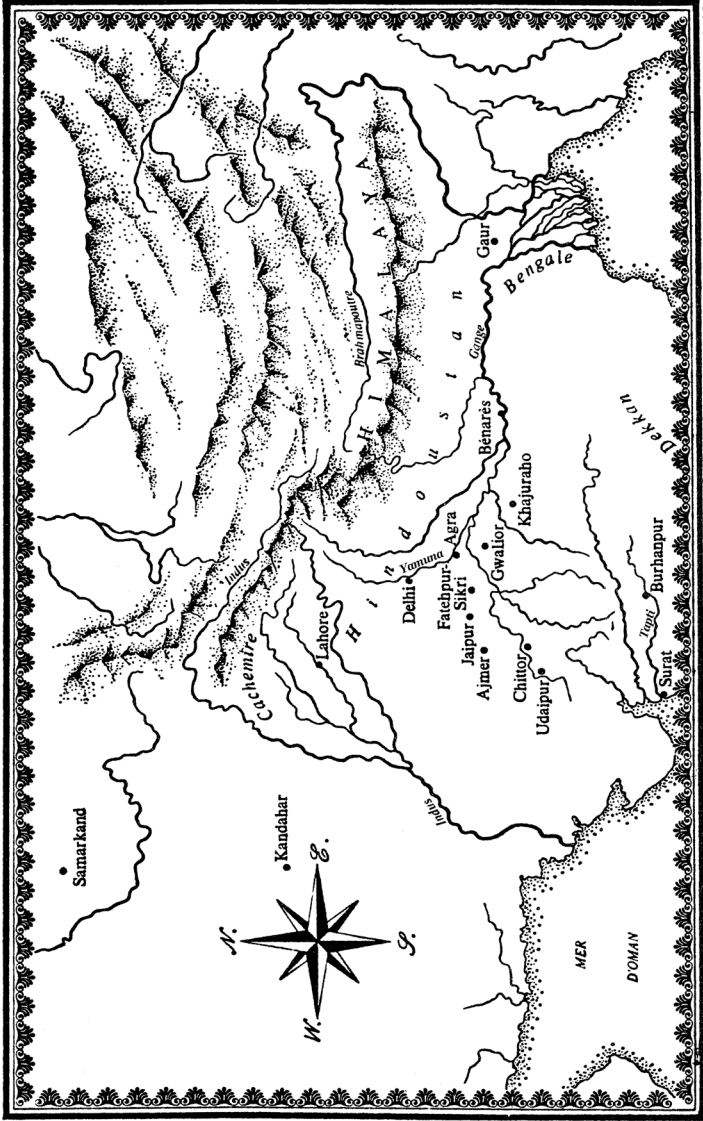
Le Taj Mahal, une larme posée sur le visage de l'éternité...

O Empereur, tu essayas d'ensorceler le temps avec la magie de sa beauté. Tu tissas une merveilleuse guirlande pour couvrir la mort sans grâce avec une grâce ne connaissant point la mort. Cependant, le messager de ton amour, ni terni par le temps, ni las, défie l'élévation et la chute des empires, ignorant les hauts et les bas de la vie et de la mort, il porte le message d'âge en âge, échappant à la garde farouche du temps. Le mausolée s'enfonce et s'enracine sur lui-même et, s'élevant de la poussière, essaye tendrement de couvrir la mort avec le manteau de mémoire.

RABINDRANATH TAGORE

DYNASTIE DES GRANDS MOGHOLS





*Pour une femme merveilleuse,
mon épouse Maureen,
avec tout mon amour.*

Note de l'auteur

Le passé est le prologue du présent. Les événements tragiques qui se produisirent il y a trois cents ans se reflètent encore dans l'Inde moderne. Les actes d'Aurangzeb, fils de Shah Jahan et d'Arjumand, sont à l'origine de la création du Pakistan et du conflit perpétuel opposant les hindous aux musulmans.

Tous les personnages de ce roman vécurent il y a trois siècles : seuls Murthi, Sita et leurs enfants sont des personnages fictifs, mais je suis persuadé qu'un homme comme Murthi aurait pu vivre et mourir en construisant le Taj Mahal comme vingt-deux mille autres Indiens.

Un homme du nom d'Isa se tenait dans l'ombre du Grand Moghol Shah Jahan. Cependant, à part son nom, on ne sait rien de lui.

Quand il fut construit, le grand tombeau d'Agra fut appelé mausolée de Mumtaz-i-Mahal, puis, au cours des siècles, avec l'altération du temps et de la mémoire, le Taj Mahal. Le *jali* qui entoure le sarcophage d'Arjumand et de Shah Jahan est une des plus belles œuvres de sculpture de toute l'Inde.

Dans mon roman, les chapitres impairs couvrent les années 1607-1630 et concernent la vie de Shah Jahan et d'Arjumand, leur amour, leur mariage et l'accession finale de Shah Jahan au trône. Les chapitres pairs, qui vont de 1632 à 1666, décrivent les dernières années du règne de Shah Jahan, la construction du Taj Mahal, l'histoire de Murthi et la rébellion d'Aurangzeb contre son père. Les dates sont données selon le calendrier traditionnel islamique de l'Hégire.

Prologue
1150 (1740)

Des trombes d'eau s'abattaient sur le monde et il était impossible de distinguer le jour de la nuit. Hommes et bêtes erraient sans but, comme si la foudre leur avait brusquement fait perdre la vue. Le silence était partout, seule la rivière rugissait et se tordait comme le monstrueux serpent de Shiva. La terre s'était ouverte sous ce déluge et abandonnait hommes, bêtes, arbres, maisons, comme si leur poids devenait trop lourd à porter.

Sous la grande arcade, le vieux singe fixait l'épais rideau de pluie. Jamais il n'avait assisté à pareille violence et sur sa face ridée et cynique brillait une lueur de terreur. Sa fourrure lui collait à la peau, elle avait des rayures marron foncé parsemées de gris avec des plaques de peau brune aux endroits pelés. Des cicatrices de morsures plissaient sa peau. Le long du mur, une quinzaine de singes se serraient les uns contre les autres. C'était sa tribu et pourtant ils n'étaient pas de la même race. Ils étaient élégants, minces et argentés, lui était laid et trapu, mais il avait

tué leur chef, aussi maintenant le vénéraient-ils. Le vieux singe les considérait avec mépris et ils acceptaient son autorité avec soumission. A quatre pattes, il sortit majestueusement. La pluie frappa son dos, comme furieuse de son défi, mais au lieu de battre en retraite, il descendit les marches conduisant au jardin en friche. Sa tribu, effrayée par l'orage et par l'idée qu'il pourrait les abandonner, se mit à pousser des cris perçants et à le suivre la tête basse. Le vieux singe semblait ignorer la tempête. Il contemplait les fontaines inondées et les dalles envahies par les broussailles. Il ramassa un gros caillou et le jeta dans la fontaine. Ses compagnons étaient indifférents au décor qui les entourait.

Il s'assit sous le mur et leva les yeux sur la masse blanche et pure qu'il avait remarquée dans l'obscurité. Elle s'élevait telle une falaise défiant le voile de la nuit. Elle semblait repousser l'obscurité pour laisser apparaître un halo entre les murs et la nuit. Etant prudent par expérience, il contourna l'escalier. Enfin rassuré, il trouva une prise dans le marbre et sauta sur le socle d'une colonne.

Le grand singe vit une trouée sombre dans la falaise, il s'y engouffra, enjambant délicatement les éclats de marbre qui jonchaient le sol. La pluie y avait aussi pénétré, laissant des flaques d'eau. Il ressentait la malédiction et la désolation des lieux. Il sentit l'odeur douce et écœurante de l'encens, puis celle de l'homme, aigre et déplaisante. Il n'aimait pas cela. Curieux et téméraire, il continua d'avancer,

foulant les feuilles mortes, et aperçut alors le paravent sculpté, propice à l'escalade. Avec agilité, il bondit jusqu'au sommet, évitant les obstacles de l'édifice en marbre.

— Qui va là ? cria quelqu'un.

Le singe se raidit et écouta les petits coups effrénés de la canne. Un vieil homme aveugle et décharné sortit de la chambre basse.

— Ah ! c'est toi. Je reconnais ton odeur. Viens, n'aie pas peur de moi.

Sa voix résonna. La pluie ne parvenait pas à rompre le silence à l'intérieur de la tombe. Le singe regarda l'homme, il le savait aveugle et inoffensif. Ses compagnons détalèrent, secouant l'eau de leur fourrure trempée.

— Il n'y a rien à manger ici. Seulement de la pierre. Qui en voudrait ? Je l'ai touchée partout, elle est froide et lisse comme la surface de l'eau gelée. Je ne connais pas cet endroit ni ne sais pourquoi il a été construit. Peux-tu me le dire, Hanuman ?

Le singe se gratta la poitrine et ignora l'homme.

— Tu ne le sais pas toi non plus. Pour toi comme pour moi, c'est seulement un abri contre la pluie.

CHAPITRE PREMIER

L'histoire d'amour

1017 (1607)

ARJUMAND

Etait-ce le tonnerre qui m'avait réveillée ? Je me redressai, effrayée, et écoutai. Ce n'était pas encore la saison de la mousson, mais il flottait dans l'air cette même sensation d'attente et de tension qui précède toujours la tempête. Je n'entendais que le croassement des corbeaux, les gammes enchanteuses du *bulbul*¹ et les petits cris des écureuils se chamaillant. Le ciel était pâle et clair, les vapeurs de la nuit se dissipaient lentement à l'horizon. Les manguiers et les banians semblaient transparents dans la lumière délicate.

Peut-être mon rêve m'avait-il réveillée, mais je ne m'en souvenais pas très bien. Le tonnerre faisait battre mon cœur avec violence. Etait-ce un avertissement ? Je ne ressentais ni la peur ni l'angoisse du condamné à mort à l'aube de son dernier jour. Au

1. Voir le glossaire, en fin d'ouvrage, pour l'explication des mots qui apparaissent en italique à leur première occurrence dans le texte.

contraire, à ma grande surprise, je me sentais légère et radieuse. L'agitation n'était pas dans l'air, mais en moi, dans les douces sensations de mon rêve.

J'avais eu la vision fugitive d'une plaine argentée sous un ciel étincelant et, dans l'ombre, là où la terre et les cieux se rencontrent, brillait une lumière d'un rouge délicat. Au loin, j'apercevais quelque chose, sans pouvoir discerner ce dont il s'agissait. Était-ce un bloc de pierre ? Un homme ? Cela scintillait. Que pourrait prédire mon astrologue d'un tel rêve ? La richesse ? Le bonheur ? L'amour ? Je savais que le jour à venir serait de la plus grande importance et je brûlais d'impatience.

Le *zenana* était encore dans la pénombre mais, au-dehors, l'activité avait repris. J'entendais les cris d'un marchand ambulant, les roues grinçantes des chars à bœufs et la voix pure et douce d'un enfant qui chantait. Au loin, le battement des timbales saluait l'apparition du Grand Moghol Jahangir sur le balcon royal. Chaque jour, une heure avant le lever du soleil, il se montrait aux nobles et au peuple du haut du *Lal Quila*. Sa vue rassurait ses sujets, prouvait qu'il était encore en vie et que le royaume était en sécurité. Je l'imaginai assis, sur son trône d'argent, fixant l'est jusqu'à la frontière de son empire. On disait qu'il fallait soixante jours à une caravane de chameaux pour traverser le pays d'est en ouest, entre la Perse et le Bengale, et soixante autres jours pour voyager de l'Himalaya au nord jusqu'à la plaine du Dekkan au sud. Agra était le cœur de cet immense empire.

Les timbales signalaient aussi à nos domestiques qu'il était l'heure de se lever. Depuis toujours, je m'étais réveillée à ces bruits familiers : les esclaves allumant les feux dans les cuisines, la course précipitée des balais, l'agitation des hommes dans les pièces du bas. Je pouvais entendre les murmures de ma mère, de ma grand-mère et de ma tante. Aujourd'hui, le ton de leurs voix était différent, on pouvait y déceler une note d'excitation comme si elles aussi avaient été éveillées par le tonnerre. Je pensais être la seule dans ce cas, aussi fus-je déçue par toute cette animation fébrile qui régnait un peu partout.

— Es-tu réveillée, Arjumand ? appela ma mère.

D'habitude, le harem s'éveillait doucement et il fallait aux femmes la moitié de la journée pour se préparer, faire leur toilette et s'habiller, mais aujourd'hui toute la maisonnée était en émoi. Les servantes et les esclaves couraient çà et là, gesticulant en tous sens dès que ma tante Mehrunissa, ma mère, ma grand-mère ou une autre parente donnait un ordre. Le Royal Meena Bazaar devait avoir lieu ce soir et l'on avait rassemblé les coffrets de bijoux, les soieries, les boîtes en ivoire, argent et jade. Telle une comète revenant toujours à la même époque, il avait lieu chaque année à la fin du printemps, suscitant une grande excitation chez les dames de la cour impériale.

— Tu ne te prépares pas ? me demanda Mehrunissa.

— Dois-je y aller aussi ?

— Pourquoi pas ? Tu as l'âge, maintenant. Quelqu'un pourrait te remarquer et te demander en mariage.

En cette année 1017, j'avais douze ans et presque l'âge de me marier. J'étais enfant unique et avais mené une vie cloîtrée et monotone. Mon éducation – la lecture, l'écriture, la peinture, la musique, l'histoire et le Coran – suffisait à l'existence étroite d'une épouse de noble. Mon mariage serait certainement dicté par l'intérêt, et ma destinée était déjà toute tracée. Je rêvais d'amour, bien sûr, comme toutes les filles.

— Propose autre chose, avait suggéré méchamment une de mes parentes, provoquant l'hilarité générale.

— Je n'ai rien à vendre, avais-je répliqué, ignorant la remarque.

— Tu peux vendre n'importe quoi, des fruits, des épices, des gravures. Ce n'est pas important. Mais, bien sûr, ajouta Mehrunissa sournoisement, si ton étal est porteur d'objets précieux, tu attireras les plus grands nobles, peut-être même l'empereur.

— Que vendras-tu, ma tante ?

— Des bijoux en or et des soieries de ma création.

Elle plongea les mains dans un des coffrets et souleva des bracelets et des colliers d'émeraude et de diamant, des bagues en rubis et saphir, puis elle les fit couler entre ses doigts avec amour. Elle contempla ses trésors en fronçant les sourcils.

- Crois-tu qu'ils sont assez bien ?
- Que pourrait-il y avoir de mieux ?

Elle haussa les épaules, perplexe, tout en me regardant du coin de l'œil. La très belle Mehrunissa était une maîtresse femme. Elle charmait ou intimidait tous ceux qui ne se pliaient pas à ses désirs, et même son mari, le général Sher Afkun, dont la bravoure au champ de bataille était incontestée, se taisait en sa présence. Elle voulait éblouir et séduire. Si elle avait pu décrocher du ciel la lune et les étoiles, elle les aurait posées au sommet de la pile de bijoux et de soieries.

— Ils ne viennent pas seulement pour acheter, mais surtout pour nous dévisager. Ils nous regarderont sans la moindre gêne.

— Quelle autre occasion auraient-ils de nous contempler ? Les femmes du peuple peuvent montrer leur visage et aller où elles veulent mais nous, nous devons rester toute notre vie voilées, enfermées dans le *pardah*.

— Il vaut mieux pouvoir tout observer sans être vues, dit Mehrunissa durement. Cela fait rêver les hommes.

— C'est bien la seule chose qu'ils peuvent faire, répliquai-je, exaspérée. Qui d'autre sera au bazaar, à part l'empereur ?

— Beaucoup de grands nobles. Peut-être même le prince Shah Jahan, murmura-t-elle d'une voix de conspiratrice. Qui sait quelles choses merveilleuses peuvent se produire ce soir ?

Elle soupira, pleine d'espoir. Toutes les femmes étaient folles d'excitation, mais Mehrunissa avait l'air particulièrement ravie. Ce soir, elle pourrait oublier son mariage, son enfant, et feindre d'être encore une jeune fille rêvant à l'amour et composant des poésies pour un fiancé inconnu qui, comme par magie, viendrait lui dérober son cœur.

Je me demandais si elle avait déjà quelqu'un en vue.

— Que crois-tu qu'il se passera ? demandai-je.

— Ce n'était qu'un rêve, dit-elle gaiement. Où est Ladilli ?

— Elle dort encore.

Ladilli, sa fille, était comme moi une enfant unique. C'était mon amie intime, une enfant timide, calme et réservée.

J'avais beaucoup moins de choses sur mon étal que Mehrunissa. J'étais jeune et je n'étais pas encore mariée et, à l'exception d'une lourde chaîne en or et de quelques bracelets, la plupart de mes bijoux étaient en argent. J'entassai les bracelets de cheville, les boucles d'oreille, les bagues, les colliers et les bijoux en une seule pile, mais cela ne faisait pas beaucoup. L'ensemble ne valait pas grand-chose, un millier de roupies, peut-être moins.

Comme je les contemplais, je ressentis de nouveau la même émotion troublante que j'avais éprouvée avec le tonnerre. C'était comme si mon rêve me revenait à l'esprit, me rappelant que ce jour ne serait pas comme les autres. J'avais déjà vu cette même couleur

rouge, mais ne pouvais me souvenir s'il s'agissait de sang ou de soie. Dans les rêves, tout devient souvent confus. J'entendais une voix d'homme merveilleusement douce, mais je ne la comprenais pas. Dans mon rêve, je n'avais pas vu son visage, je savais seulement que nous nous attendions.

— Tu es très distante, *Agachi*, dit Isa en interrompant mes pensées. Tu n'as pas l'air aussi excitée que les autres *bégums*.

Isa était un *chokra* que mon grand-père Ghiyas Beg avait trouvé et affranchi trois ans plus tôt. Bien que plus âgé que moi, il était petit et maigre. Isa nous raconta qu'il avait été enlevé de son village au sud de Golconde par un magicien alors qu'il n'était encore qu'enfant. Ils avaient voyagé ensemble pendant des années. Il avait essayé d'échapper à son maître, mais celui-ci l'avait rattrapé et violemment battu. C'est alors que mon grand-père l'avait rencontré par hasard. Il était admis dans le harem parce qu'il prétendait être eunuque, ce qui avait été certifié par Muneer, le propre eunuque de Mehrunissa. Parfois, je doutais de l'histoire d'Isa, mais il me servait plus loyalement qu'aucune femme ne l'aurait fait.

— J'ai fait un rêve Isa, et j'essayais de m'en souvenir.

— Quand tu dormiras, cela te reviendra, me dit-il.

— Peut-être. Peux-tu me porter cela ?

Je lui donnai mon argent enveloppé dans un carré de soie.

— Les autres sont-elles prêtes ?

— Oui, Agachi.

Le bazaar devait se tenir dans les jardins du palais de l'empereur. Celui-ci était caché à l'intérieur du Lal Quila, qui se dressait comme une colline de grès rouge sur la rive de la Yamuna. Il avait été construit par le père du *Padishah*, Akbar le Grand. Akbar avait très généreusement donné une situation à mon grand-père quand il était arrivé en Hindoustan après avoir quitté la Perse. Ils s'étaient rencontrés par l'intermédiaire du propriétaire d'une caravane de chameaux, qui avait présenté mon grand-père Ghiyas Beg au Grand Moghol. Si cela ne s'était produit, nous serions restés malheureux et pauvres comme tous ceux qui s'entassaient par milliers dans les rues d'Agra.

L'avancement de mon grand-père avait été brillant, mais malheureusement très bref. Il s'était élevé rapidement au service d'Akbar mais, jugeant mal l'empereur, il s'était corrompu trop facilement. C'était la coutume en Perse et dans l'Hindoustan d'accepter des cadeaux en échange de faveurs, mais Akbar pensait que ses ministres devaient être au-dessus de telles pratiques, aussi mon grand-père fut-il destitué de ses fonctions. Depuis la mort d'Akbar, deux ans plus tôt, mon grand-père voulait servir son fils Jahangir. Peut-être Jahangir avait-il fini par revenir sur sa décision, car être invité au Royal Meena Bazaar était une grande faveur. Il était fort compréhensible qu'un tel événement provoquât une pareille excitation dans notre famille.

La distance à parcourir, de la maison jusqu'au fort, était de trois kilomètres. Notre famille ne formait pas un cortège très important : il se composait seulement de trois palanquins. Muneer nous frayait un passage à travers la foule à l'aide d'une canne qu'il brandissait avec une délectation cruelle. Je m'en étais plainte à Mehrunissa, mais elle semblait éprouver le même plaisir sadique que son eunuque.

Je préférais la poussière, la chaleur et les merveilleux monuments de cette grande ville à la clausturation suffocante d'un palanquin, aussi décidai-je de marcher, Isa me suivant un pas derrière moi. Il n'existait pas de ville aussi grande et variée dans le monde. Ici, je voyais des hommes et des femmes du Bengale, de Perse, de Grèce, d'Ouzbékistan, d'Afghanistan et de toutes les provinces de l'Hindoustan. Dans le bazaar, le long de la rue, se vendaient toutes les richesses du monde : la porcelaine, l'or, l'argent, l'ivoire, la soie, les rubis, les diamants, les épices, les esclaves, les chevaux et les éléphants. Derrière nous se traînait une petite procession de mendiants. Isa donnait à chacun d'eux une ou plusieurs piécettes selon leur infortune. Tout seul, il les aurait frappés et injuriés pour les chasser. Les pauvres sont toujours durs envers leurs semblables.

Nous entrâmes au Lal Quila par la porte d'Amar Singh. Les portes de Delhi et de Hathi Pol étaient réservées à l'armée royale qui occupait la moitié du fort. Nous dépassâmes les soldats de la garde impériale. Ils portaient des uniformes écarlates, des

armures brillantes, et ils étaient armés d'épées et de boucliers. Nous venions de pénétrer dans un autre monde.

Le fort est bâti en arc de cercle, le long de la rivière. Ses murs font vingt mètres de haut et trois mètres d'épaisseur. Les tours, gardées par des sentinelles, se dressent à intervalles réguliers le long du mur qui s'étend sur près de deux kilomètres. Nous attendîmes un certain temps dans la cour d'Amar Singh avec une foule d'autres personnes avant d'être autorisés à emprunter l'étroit passage conduisant au palais. Le commandant de la garde s'assit sur une estrade et vérifia que nous étions bien invités. La route escarpée que nous suivions maintenant montait de plus en plus, entre deux murs très hauts. Au sommet de la colline, elle débouchait sur un vaste plateau. Devant nous, s'élevaient les colonnes de la salle d'audiences publiques avec son toit en bois et son plafond en argent martelé. Derrière le jardin, à notre droite et contre le mur est du fort, se trouvait le palais, surplombant la rivière. Il était construit de façon admirable, en grès rouge, les murs et les colonnes couverts de sculptures ouvragées. En dépit de sa taille, il semblait fragile et délicat.

Cependant, l'empereur y venait rarement. Il vivait et dormait dans une tente, dressée dans le jardin. Elle était immense, très bien conçue et comprenait de nombreuses pièces. Les sols étaient recouverts de tapis magnifiques venant de Perse et du Cachemire, et les murs, tapissés de tableaux et de soieries, étaient

décorés de pierres précieuses. Timur-i-Lang, le premier conquérant moghol, avait décrété qu'aucun de ses descendants ne dormirait sous le toit d'un bâtiment quel qu'il soit, et tous les empereurs avaient obéi à son ordre. Le reste du fort était occupé par le bazaar, les services administratifs et d'innombrables ateliers.

Il n'y avait guère eu de changement pendant nos trois années d'exil et pourtant tout me paraissait nouveau : le palais, les fontaines, les courtisans dans leurs plus beaux atours, les musiciens, les jongleurs, les éléphants, les chevaux et même l'air que je respirais semblaient différents. Nous étions plus excités de sentir la puissance du pouvoir si proche que par l'événement lui-même. L'agitation confuse et la chaleur donnaient le vertige. Les innombrables palanquins transportant les harems des princes et des nobles se posaient et se bousculaient pour déverser leur précieux fardeau devant les marches du palais. Le harem de l'empereur occupait la plus grande partie de cet édifice, mais on y pénétrait difficilement. En effet, en plus de ses femmes, il contenait aussi le très précieux trésor du Grand Moghol.

Pour commencer, nous devons franchir une haie de gardes impériaux, tous armés de fusils et de lances. Ils ne fouillaient pas les femmes, mais nos serviteurs furent sévèrement inspectés. Un peu plus loin, dans les couloirs du palais, se tenaient des femmes esclaves d'Ouzbékistan. C'étaient de redoutables guerrières, aussi bien armées que les gardes

impériaux. Leur carrure était très masculine, elles avaient de larges épaules, des bras puissants et des manières bourruées. Elles fouillèrent chacune d'entre nous, parfois un peu trop familièrement. Certaines semblaient apprécier ces mains énergiques sur leur corps, mais personnellement, je n'aimais pas cela du tout. Les eunuques se tenaient dans le harem. Leur seul souci était de s'assurer qu'aucun homme ne puisse y entrer, mais tout le monde savait qu'ils étaient très corruptibles et qu'ils négligeaient leur travail.

De ma vie, je n'avais vu autant de femmes aussi excitées, rassemblées en un même endroit. Je ne pouvais pas toutes les compter, mais Isa, qui paraissait très au courant, me dit qu'elles étaient plus de huit mille. Cela était fort possible : Akbar avait eu quatre cents épouses et cinq mille concubines, et beaucoup d'entre elles vivaient encore dans le palais. La plupart de ces mariages étaient surtout des alliances politiques, comme celui de Jahangir. Après une période de temps convenu, les femmes retournaient chez elles, chargées de présents en or, offerts par le Grand Moghol. Les épouses mariées religieusement restaient au harem toute leur vie et recevaient des salaires très importants. De vastes terrains leur étaient octroyés et elles devenaient de plus en plus riches grâce à leurs aptitudes commerciales. Des femmes de toutes les nationalités et de langues très diverses se trouvaient réunies : Rajputes, Cachemiries, Persanes, Bengalies, Tartares, Russes, Mongoles et Tibétaines.

Le palais était une grande mosaïque de pièces dont les dimensions et le luxe variaient selon l'importance de leurs occupants. L'air était suffocant et gorgé de parfums qui semblaient sourdre des murs. J'avais l'impression d'être en contact avec une chair soyeuse et sulfureuse. Nous progressions lentement, en raison de la foule très dense et de Mehrunissa qui, connaissant beaucoup de femmes, s'arrêtait pour saluer affectueusement certaines d'entre elles. Cela ne l'empêchait pas de murmurer après, à voix basse, une remarque désobligeante à leur égard. Beaucoup nous regardaient avec surprise, et, si Mehrunissa était coupable d'hypocrisie, c'était bien réciproque. A la cour, l'estime est mesurée selon votre degré de parenté avec l'empereur. J'étais très loin de lui et par conséquent insignifiante. Mais je pouvais interpréter chaque regard. Pourquoi avons-nous été invités ? Mon grand-père avait-il été pardonné ? Je me trouvai bientôt dans l'impossibilité de respirer, moins par manque d'air, la rivière Yamuna nous apportant une brise rafraîchissante, que par le climat d'hypocrisie qui régnait alentour.

Je me réfugiai sur le balcon et contemplai les jardins du palais. Les Moghols avaient toujours aimé s'entourer de belles oasis verdoyantes. Elles étaient la preuve d'une certaine stabilité et, en même temps, un rappel de la vie nomade de leurs lointains ancêtres : l'eau, les arbres et les fleurs étaient alors fort appréciés. Au milieu d'une végétation luxuriante où fleurissaient toutes sortes de fleurs – des roses, des

jasmins, des frangipaniers, des violettes – coulait une fontaine, entourée de grands arbres. L'eau ruisselait comme une musique alors que trente-six attelages de bœufs la tiraient des puits, nuit et jour. Le spectacle était calme et apaisant, dans la chaleur intense du printemps. Les ouvriers avaient déjà dressé les étalages pour le bazaar et les chemins de terre seraient bientôt cachés par des tapis.

— Te voilà ! Je t'ai cherchée partout.

Mehrunissa entraînait avec elle une femme petite et timide, aussi douce et frêle que les vêtements de soie qu'elle portait.

— Votre Majesté, voici ma nièce Arjumand.

Je m'inclinai devant Jodi Bai, l'épouse de l'empereur Jahangir. Elle attendait, visiblement mal à l'aise, que je lui dise quelque chose. Ne sachant quoi dire, je me contentai de la regarder pendant que Mehrunissa bavardait avec elle avec exubérance au sujet du bazaar. Jodi Bai, qui était de sang rajpute et hindou, était la mère du prince Shah Jahan. Je ne m'attendais pas à pareille gentillesse de la part de ma tante envers l'impératrice, aussi un tel déploiement d'affection devait-il être intéressé. Mehrunissa calculait tout avec la précision d'un mathématicien.

— C'est une femme tellement sottre, murmura-t-elle alors que Jodi Bai nous quittait comme un petit animal effrayé.

— Alors pourquoi es-tu si gentille ?

— Je ne peux pas être impolie envers la femme de Jahangir. De plus, je voulais savoir quelle sorte

de femme était l'impératrice. Ce n'est pas étonnant que Jahangir se tue à force de boire, avec une femme pareille.

— Le bruit court qu'il buvait déjà avant de l'épouser. Ses deux frères ont été tués par l'alcool.

— Il ne régnera pas longtemps, s'il reste avec elle.

— Que veux-tu y faire ?

— Cela ne te regarde pas.

Elle s'en alla brusquement dans la foule, comme un oiseau emporté par le vent. Je savais que sous la beauté de ma tante se cachaient des ambitions démesurées. Je ne pouvais les connaître, elle ne les révélait à personne.

Au moment prévu, trois heures avant minuit, nous entendîmes, au loin, des femmes proclamer : « Vive le Padishah, vive le Padishah ! » La rumeur montait peu à peu alors qu'il se rapprochait et toutes les femmes se levèrent pour le saluer.

Jahangir avançait sur le tapis de velours déroulé spécialement pour l'occasion. Il s'entretenait avec mon grand-père, Ghiyas Beg. Le Padishah portait un turban de soie écarlate, orné de longues plumes de héron se balançant au gré du vent. Elles étaient fixées par une broche, garnie d'une émeraude énorme et étincelante. De chaque côté des plumes, dans des griffes en or travaillé, brillaient un rubis et un diamant de la grosseur d'une noix. A la taille, il portait une ceinture constellée de pierres précieuses. L'épée d'Humayun était fixée sur son côté gauche, et à

droite, dans les plis de sa ceinture, était accroché un poignard recourbé, avec un rubis incrusté sur le manche. Il portait à son cou un collier formé de trois rangs de perles, des bracelets d'or parsemés de diamants entouraient ses bras, un très large à la hauteur du coude et trois autres autour de chaque poignet. Ses doigts étaient couverts de bagues, et des broderies de fils d'or et de perles ornaient ses chaussures. Deux hommes marchaient derrière lui, le premier portant un carquois et un arc de grande taille et le second, un livre. Ils étaient suivis par un jeune Abyssinien muni d'une plume et d'encre, car Jahangir était un homme avide de connaître le monde et rapportait toujours soigneusement par écrit toutes ses impressions et ses réflexions.

Mon modeste étalage était disposé loin de l'entrée, à l'ombre d'un arbre. Mehrunissa se tenait dans l'endroit le plus en vue, près de la fontaine. Je m'obstinais à améliorer la présentation de mes bijoux, sans parvenir d'ailleurs à obtenir un étalage somptueux. Mes breloques avaient un aspect misérable sur le petit tapis bleu.

— Qui achètera cela, Isa ?

— Un homme très fortuné, Agachi. Je le sens.

— Il serait bien fou. Il aurait plus de chance partout ailleurs dans le bazaar.

Aprésent, les nobles ne suivaient plus l'empereur et s'étaient dispersés dans les allées entre les petites échoppes. Je n'étais pas très à l'aise sans mon voile, en présence d'étrangers, bien que secrètement j'eusse

souhaité une telle situation. Ma rêverie fut soudainement interrompue par mon grand-père.

— Tu es bien cachée, Arjumand.

— C'est l'endroit que l'on m'a réservé. Je suis encore très jeune.

— Oui, mais quelle beauté ! dit-il en riant.

Je souris. Il disait toujours cela. Je l'aimais vraiment beaucoup. C'était un homme bon et calme, grand et élancé, avec des yeux bleu nuit, comme les miens.

— M'achèterez-vous quelque chose, s'il vous plaît ? Sans cela personne d'autre ne le fera.

— Non, d'autres hommes auront la chance de le faire. Il est encore tôt. Mais s'ils sont tous trop bêtes, je reviendrai et je t'achèterai tout. N'oublie pas de me faire un bon prix.

— Je vous ai vu avec l'empereur.

— Oui, il a été assez aimable pour remarquer mon humble présence.

— De quoi parliez-vous ? Vous prendra-t-il à son service ?

— Je te le dirai plus tard.

Il me pinça la joue amicalement, puis s'en alla. D'autres hommes passèrent devant moi. Ils me dévisageaient ouvertement, riaient entre eux et se parlaient à voix basse, manquant cependant de courage pour oser s'approcher. Les autres femmes les appelaient et plaisantaient avec eux comme les marchandes des bazaars, mais je ne pouvais agir avec autant de hardiesse. Au lieu de cela, je contemplais

l'assemblée et j'aperçus Jahangir s'arrêter devant l'étalage de Mehrunissa, acheter quelque chose, lui murmurer quelques mots à l'oreille, puis flâner de nouveau. Elle paraissait heureuse et enchantée, mais très vite son attention, se reporta sur les autres nobles.

C'est alors que je sentis un regard insistant posé sur moi, comme une caresse. Je devins toute faible et, quand je me retournai, je vis dans une allée, plus loin, le prince Shah Jahan.

Ses yeux ardents, d'un noir de jais, brûlant d'un feu intérieur, n'exprimaient pas la passion violente d'un prince ou d'un souverain moghol, mais la timidité d'un garçon effrayé. C'était à cause de moi qu'il avait peur, mais je ne pouvais me détourner de lui. Il était le tonnerre qui m'avait réveillée dans l'obscurité. Dans mon rêve, je n'avais pas compris la signification de cette couleur rouge qui m'était apparue. Maintenant, je savais. Il ne s'agissait pas de sang, comme je l'avais pensé, mais du turban pourpre du prince héritier. Dans mon rêve, je lui avais tendu la main et il s'y était accroché, sachant que j'étais sa seule amie dans son existence de prince, splendide mais solitaire. Il disparut de ma vue. Ce fut à mon tour d'avoir peur, peur de perdre soudain l'espoir qui m'était encore inconnu quelques instants plus tôt. Je tournai la tête dans toutes les directions, le cherchant des yeux dans les allées étroites, encombrées de femmes et de nobles riant et discourant. Je souhaitais qu'ils disparaissent tous de la terre, je les maudissais. C'est alors que je le vis, se frayant violemment un

chemin à travers la foule. Il semblait courir. Je me sentais pleine d'espoir et j'éprouvais un calme intérieur au plus profond de moi-même ; je sombrai alors dans un rêve doux et chaud.

SHAH JAHAN

Je suis le prince Shah Jahan et non plus le jeune garçon surnommé Khurram. Je suis le souverain du monde, fils héritier de l'empereur Jahangir, padishah d'Hindoustan, et bien qu'âgé seulement de quinze ans, moi, le fils préféré de mon père, j'étais invité à assister, ce soir, au Royal Meena Bazaar. J'étais très excité et impatient, car cette invitation était un signe de faveur non seulement de mon père, mais aussi de la cour. Ils avaient tous jugé que j'étais le futur héritier de cet immense empire, avant mes trois frères. Diriger et tenir le sceptre du pouvoir sont les seules ambitions d'un jeune prince. Je sentais qu'un événement imprévu aurait lieu ce soir.

Le Royal Meena Bazaar avait été établi par mon arrière-grand-père, l'empereur Humayun. C'était une idée charmante. En effet, par décret impérial, les femmes pouvaient apparaître sans leur voile devant un public d'hommes choisis. Le purdah de soie, porté tout au long de l'année, était laissé de côté, pour un soir seulement. Le monde fermé du harem s'ouvrait et, pendant quelques heures, nous pouvions contempler les visages de ces nobles dames.

En dépit de la chaleur et du calme de l'air, un souffle frais semblait traverser le palais à l'approche du soir. Les ouvriers avaient bâti des échoppes dans les jardins et les femmes avaient choisi les marchandises qu'elles se proposaient de revendre. J'avais entendu dire qu'elles négociaient et marchandait, comme les femmes dans les marchés, et que le client pouvait, s'il avait de la chance, acheter, en plus des différents articles, les faveurs de la dame elle-même. J'avais entendu des nobles se vanter de leurs conquêtes et soupirer avec nostalgie à la pensée des nuits fort agréables passées en compagnie d'une de ces dames. J'avais moi-même une certaine expérience grâce à mes relations intimes avec mes esclaves. Parfois, pour me divertir, j'allais dans les bazars avec des amis voir les danseuses et m'offrir leur corps contre de l'argent. Cependant, je m'étais vite rendu compte qu'en raison de ma position je ne pouvais espérer des femmes que le plaisir de la chair. Je n'écoutais pas les douces paroles qu'elles me murmuraient dans le seul but de me flatter et d'obtenir faveurs et richesses. Les poètes écrivent et chantent des histoires d'amour où hommes et femmes dépérissent et meurent de cette étrange maladie, mais pour moi, l'amour n'était qu'illusion et le palais, un désert d'affection.

Alors que je faisais ma toilette et que je m'habillais, je souris à la pensée de ce qui se passerait ce soir, ce qui provoqua les taquineries de mes

esclaves : je rencontrerais sûrement une princesse, l'astrologue avait prédit que le prince aurait de la chance, qu'il tomberait amoureux et vivrait heureux pour toujours. Leurs plaisanteries me firent rire, mais je n'en croyais pas un mot. Et pourtant, je me posais des questions. Pourquoi étais-je si excité ? Était-ce l'idée de contempler les visages des femmes que j'avais entrevues, entendues parler, mais que je n'avais jamais eu l'occasion de regarder en face ?

Quel jeu agréable de pouvoir allier une voix, des mains et des yeux à un visage ! Qu'espérais-je d'autre ? Une ou deux nuits de plaisir, peut-être même une semaine ou un mois ? Je trouvais cette perspective plutôt ennuyeuse. Je pouvais choisir n'importe quelle fille de cette chambre pour satisfaire mes désirs. Il y avait de l'orage dans l'air et je ressentais une crainte inexplicable.

Deux de mes compagnons se joignirent à moi, le *nabab* d'Ajmer et un noble, Allami Sa'dulla Khan. Leurs vêtements étaient aussi somptueux que les miens et, bien que plus âgés, ils manifestaient la même excitation et la même impatience. Eux non plus n'avaient jamais assisté au Royal Meena Bazaar. Ils allèrent sur le balcon et regardèrent le jardin. Il était resplendissant de lumière, des bougies scintillaient dans chaque niche, des lanternes étaient accrochées aux arbres et aux échoppes et se reflétaient dans l'eau de la fontaine. Ils virent des ombres et entendirent des rires.